

RAISONS D'AGIR

L'ESPRIT DE RÉSISTANCE

Soixante ans après la « découverte » d'Auschwitz, Economie & Humanisme a confié exceptionnellement cette chronique à Violette Maurice, résistante de la première heure, matricule 31965 à Ravensbrück, et active aujourd'hui encore, en particulier en milieu lycéen, pour en témoigner. Au nom de quoi s'être mobilisée ainsi et, soixante-cinq ans plus tard, rester en alerte ?

Pas une hésitation : pour moi-même – j'avais alors vingt ans – comme pour plusieurs membres de ma famille, l'enthousiasme de s'engager pour la défense de la République, immédiatement après l'appel de De Gaulle le 18 Juin 1940, a été le pendant de la consternation et du sentiment de catastrophe que nous avons ressentis en entendant, la veille, le discours de Pétain ; nous avions tout de suite compris qu'il enterrait la République. La seule question qui m'habite, dès ce mois de juin, est la suivante : comment allons-nous faire, avec un noyau d'amis dont je suis le pivot, pour organiser quelque chose, pour informer l'opinion publique de ce qui se passe ? En même temps qu'un autre petit groupe, nous commençons dans notre ville par des inscriptions, de nuit, sur les murs, la fabrication de tracts, nos premières manifestations, comme le boycott du film antisémite « Le juif Suss ». Plus tard, nous décidons de publier notre propre journal mensuel, « 93 » (1) et nos actions se diversifient : tâches diverses de liaison entre fractions de la Résistance, quelques sabotages, organisation d'évasions de résistants incarcérés à Saint-Étienne. Suite notamment à l'intervention de Jean

Moulin, qui m'avait contactée personnellement, mais en éveillant d'ailleurs au premier abord une grande méfiance de ma part, nous deviendrons l'une des composantes, dans la Loire, du regroupement des Mouvements de résistance.

Des valeurs fortes, un vécu d'exception

En profondeur, ce qui, presque naturellement, m'a mise en marche tenait à l'éducation aux droits de l'homme que j'avais reçue, en particulier de mon père, et à ce que j'avais découvert comme valeurs dans le scoutisme laïc. Et sur le plan concret, nous avions devant nous les témoignages de tous ceux qui rejoignaient la France dite « libre » : des Polonais, puis des habitants d'Alsace-Lorraine, et que nous allions aider dans leurs lieux d'accueil de fortune (2). Leur fuite même attestait du fait que le régime d'occupation était invivable. Quant à la répression contre les Juifs, je m'en suis rendu compte très vite, lorsque, à l'Université de Lyon que je fréquentais, les étudiants juifs ont été interdits de cours. Ma révolte face à cela a été un déclin supplémentaire pour agir. Je me demande toujours comment certains prétendent ne pas avoir su ce qui arrivait aux Juifs.

La difficulté de notre action, dans un contexte où beaucoup semblaient préférer ne pas savoir, était en elle-même stimulante. C'est un véritable enthousiasme qui animait ceux qui avaient été éduqués avec

(1) « Organe des héritiers de la Révolution Française », première parution en mai 1942.

(2) En l'occurrence, le *Vel d'Hiv* de Saint-Étienne, simplement équipé de paillasses.



le sens de la liberté ; dans notre groupe, nous étions presque tous jeunes, et nous ne voyions pas tellement les risques de notre action. Au contraire, nous y prenions presque plaisir, parce qu'elle donnait un sens à notre vie. Le fait de constater, localement, que de nouveaux membres nous rejoignaient était également un encouragement à poursuivre. Mais nous n'étions pas du tout informés des foyers ou mouvements de résistance émergeant dans d'autres pays. Notre seul soutien extérieur, au tout début et pendant assez longtemps, était l'écoute, interdite, des émissions de Radio-Londres.

Responsables face à l'horreur

Arrêtée le 9 octobre 1943 (après plusieurs autres interpellations brèves) en même temps que mon père, je suis déportée en mars 1944, après un passage à Lyon-Montluc et dans diverses prisons allemandes, à Ravensbrück, dans le bloc spécial des N.N. (Nuit et brouillard). La vie y était dure, mais tellement chaleureuse. L'amitié entre les détenues était extraordinaire ; elle nous permettait de supporter des atrocités, comme les supplices des « expérimentations médicales » infligées aux jeunes Polonaises, et elle soutenait notre mental de résistantes. Nous savions que nous étions là pour continuer à défendre la liberté, à défendre ce en quoi nous avions cru, et j'ai été témoin, de la part de certains camarades, d'actes héroïques qui m'ont marquée à jamais.

Dans notre vie au camp, en fait, nous avons continué à être des résistantes (3). Nous l'étions en esprit, parce que nous avons fait un choix libre ; nous l'étions aussi, pour une part, en actes, par nos solidarités, par nos insoumissions à la règle SS, par tout ce que nous inventions pour rester vivantes : poésie et chant en groupe par exemple. Il y avait en nous un tel besoin de croire encore que nous retrouverions la liberté que nous avions l'esprit

assez fécond. Et c'est également de ce vécu dans les camps que provient ma première motivation à témoigner, après la guerre, de ce que nous avons connu ; « si jamais vous rentrez, vous parlerez », nous disaient des camarades au seuil de la mort.

Ce passage à un statut de « témoin » n'a pas été facile. Dans la fin des années 1940, beaucoup ne tenaient pas tellement à ce que nous, les anciens résistants et les déportés, nous témoignions. On me l'a demandé parfois juste après notre retour, dans tel ou tel lycée, puis bien moins. Tout se passait comme si notre témoignage soulignait la lâcheté de beaucoup pendant l'occupation ; ils ne voulaient pas que soit dit, indirectement, qu'ils avaient suivi Pétain, qu'ils avaient accepté les horreurs faites aux Juifs... J'ai tenu, malgré une réadaptation difficile, à poursuivre cette tâche ; je le devais à l'ensemble de ceux qui avaient disparu en déportation – et nous éprouvions en quelque sorte un complexe vis-à-vis d'eux, comme une gêne d'être restés, si peu nombreux, en vie – et je voulais expliquer aux lycéens, et à mes propres enfants, comment, étant jeune, on peut se dévouer à une cause que l'on estime vraiment valable.

Cet éveil à leur sens de la responsabilité m'a engagée à intervenir sans relâche. « Madame, croyez-vous que nous, dans des circonstances pareilles, nous serions capables de résister ? », m'ont-ils souvent demandé. Je leur réponds « oui », parce que je crois effectivement que, comme humains, nous avons des devoirs envers nous-mêmes et parce que leur interrogation manifeste déjà qu'ils ont rompu avec l'indifférence. Ce « oui », il est bon qu'ils l'entendent, comme un encouragement de notre part à s'engager.

(3) Sur les conditions de détention et le vécu entre déportées à Ravensbrück, cf. les ouvrages de **Violette Maurice**, *N.N.* (Éd. Encres Marines), **Geneviève de Gaulle-Anthonioz**, *La traversée de la nuit* (Éd. du Seuil), ou encore la biographie de Germaine Tillion par **J. Lacouture**, *Le témoignage est un combat* (Éd. du Seuil). (NDLR)

Une citoyenneté exigeante et ouverte

Une certaine vision de la société et du monde à construire me motive également. Elle s'est forgée à partir de ce pour quoi nous avons combattu, de l'expérience de la fraternité entre résistants de toutes sensibilités et options politiques, et de la déception que j'ai ressentie vis-à-vis de la France que j'ai retrouvée à mon retour de déportation : nous savions que la collaboration avait existé, mais nous nous sommes aperçus que les appétits de guerre n'étaient éteints que dans les discours. Je devais donc, sous peine de me sentir inutile, parler de l'horreur de la guerre, de l'horreur des camps, et contribuer à la paix et à l'amitié entre citoyens différents. J'ai rejoint activement, pendant un bon nombre d'années – et cet engagement était d'ailleurs dans la droite ligne de l'éducation non colonialiste que j'avais reçue – l'action de la LICRA (Ligue contre le Racisme et l'Antisémitisme). Le racisme m'a toujours révoltée, mais, plus précisément à propos de la Shoah, ma révolte la plus vive reste liée à l'extermination des enfants juifs.

Dans la période plus récente, la remontée de l'extrême droite en France, le fait qu'on laisse encore s'exprimer ses leaders m'ont donné des motivations supplémentaires d'agir. Chaque fois que je sais l'existence d'un renouveau de dictature, où qu'elle soit, je réagis. En fait, tous les jours j'ai des moments de révolte devant certaines attitudes, devant des politiques qui nous abreuvent de promesses en évitant les vrais problèmes d'injustice ou de guerre... Il ne peut en être autrement.

Les anniversaires et célébrations de 2005 peuvent-ils, soixante ans après le dévoilement de l'horreur aux yeux de tous, avoir une fonction de mobilisation ? Peut-être, à condition que ceux qui prennent aujourd'hui la parole aient subi à un titre ou un autre la barbarie nazie ; trop de discours émanent de personnes qui n'ont pas compris la profondeur de ce drame. À l'avenir, c'est l'histoire de cette période, construite à partir d'une approche rigoureuse des témoignages, qui doit tenir une place importante dans la diffusion de l'histoire en général. En sachant que le travail nécessaire, en profondeur, est de rallier l'opinion aux raisons d'être, toujours actuelles, de la Résistance.

Violette Maurice

Liberté

Liberté dénouant les poignets des esclaves,
Délivrant de la nuit les hommes harassés,
Liberté s'exhalant des cachots et des caves
Par des cris fulgurants dans la pierre tracés.

Liberté qui mûrit au bleu de la fenêtre,
Liberté des sommets, des cratères géants,
Des espaces marins où la vague vient naître,
Quand vibre dans la nuit l'orgue des océans.

Lointaine Liberté qui cachait ton visage,
Devant la lâcheté des foules à genoux,
Quand nous avions la mort pour unique partage,
Comme un rouge brasier tu t'allumais en nous.

Violette Maurice

Incandescence,
Éd. Encre marine, 2004